

# **Ils ne mouraient pas tous mais tous étaient frappés**

**Un documentaire magistral, dénonciation accablante  
des souffrances endurées au travail.**

Elle parle vite comme pour fuir un danger et s'en excuse. « Mon corps s'est adapté au rythme de la machine du travail...Ca m'énerve chez moi quand tout le monde ne bouge pas aussi vite que moi.(...) je suis devenue une machine. » C'est Mme Alaoui, ouvrière à la chaîne depuis l'âge de 17 ans. Elle déballe sa souffrance et quelqu'un – une psychologue – l'écoute. Enfin. C'est une consultation, dans un hôpital. Mme Alaoui n'en peut plus : elle raconte les cadences infernales, les réductions du personnel, l'exigence de rendement croissant. Et surtout la peur, la solidarité qui n'est plus, l'isolement de chacun. On boit ses paroles précipitées, on est frappé par leur portée collective et l'on pressent très vite que ce film modeste sera une date.

Marqués par un livre de Christophe Dejours, *Souffrance en France* (lire *Télérama* n°2505), qui analysait « la banalisation du mal dans le travail », Sophie Bruneau et Marc-Antoine Roudil ont décidé d'agir à leur tour, avec leurs outils à eux. Ceux qui s'étaient déjà distingués avec *Pardevant notaire* (1999) et *Arbres* (2001) ont installé leur caméra dans un cabinet médical pour filmer les consultations de personnes malades de leur travail et qui, un jour, ont craqué. Sur les trente-sept patients rencontrés, quatre seulement ont été gardés au montage. Et ce qu'ils disent fait froid dans le dos.

Outre Mme Alaoui, il y a un directeur d'agence qui a « pété les plombs » à la suite d'une pression trop forte, une aide-soignante rabaissée à passer la serpillière en silence, une gérante de magasin rétrogradée en manutentionnaire. Malgré les différences de professions et de statuts, une souffrance commune se fait jour. Elle se traduit par des arrêts maladies répétés, dus à des pathologies physiques (douleur au dos) mais surtout psychiques (dépression). Tous sont atteints psychologiquement, tous sont blessés et humiliés. Ce sont les victimes d'une guerre dévastatrice qui ne dit pas son nom, celle du néolibéralisme. Guerre économique fondée sur un nouveau productivisme sauvage qui modifie en profondeur une organisation du travail de plus en plus désordonnée.

# **l'immonde du travail**

**Un documentaire passionnant,  
intelligent et salvateur sur la souffrance au travail.**

Il y a quelque chose d'extrêmement cohérent dans le projet de Bruneau et Roudil, déjà auteurs d'un beau documentaire sur les notaires, Pardevant notaire. Cohérence qui tient aux partis pris de mise en scène, rigoureux et modestes, qui se mettent à l'unisson de leur sujet.

Ils ne mouraient pas tous..., inspiré par le livre de Christophe Dejours, Souffrance en France, est divisé en deux parties.

Dans la première nous assistons à quatre entretiens individuels, filmés en plan fixe, entre un représentant du corps médical (psychologue ou médecin) et un homme ou une femme malade de son travail. Nous voyons et surtout entendons ainsi une ouvrière à la chaîne, un directeur d'agence, une aide-soignante et une gérante de magasin raconter pourquoi ils en sont venus à ne plus supporter leur travail et la pression exercée sur eux par celui-ci et par ceux qui les dirigent. Quatre entretiens bouleversants représentatifs de ce qu'est devenu le monde de l'entreprise, sans que quiconque s'en offusque plus que cela.

Dans la seconde partie intitulée « Viatique », les trois professionnels que nous avons vus précédemment (qui tiennent des consultations à Nanterre, Garches et Créteil) se trouvent réunis en compagnie d'une quatrième personne, qui vient tirer avec eux les conclusions théoriques des entretiens. Qui est elle ? On ne l'apprendra que à la toute fin, dans le générique. C'est là l'un des détails de la mise en scène qui fait la qualité du film : ce n'est pas le nom ou la personnalité de ces quatre professionnels qui parlent qui compte, mais ce qu'ils pensent, disent et font.

Et ce qu'ils disent, c'est que dans le monde du travail, chacun, désormais, individuellement, a peur, que le chômage a créé une arme nouvelle (la crainte du licenciement), qui pousse les salariés à accepter l'inacceptable, d'abord pour les autres, ensuite pour soi. Jusqu'au jour où... Ils disent aussi, notamment, que les conditions de travail ne sont sans doute pas pire qu'autrefois, mais que la seule force qui pouvait naguère s'opposer à la pénibilité, à la pression psychologique, la solidarité entre les salariés, a disparu. A ce moment là du film, il y a quelque chose de fort qui passe : un espoir. Car on ressent alors fortement que ces quatre individus qui parlent de la souffrance des autres ont, eux, réussi à créer un réseau, à tisser des liens, par et grâce au travail. Tout n'est pas perdu.

**Jean-Baptiste Morain**

Un fléau sévit et personne ne dit rien. Sauf ici. C'est un grand soulagement que procure ce film d'écoute. Pas n'importe quelle écoute, celle là est « risquée », comme le dira un moment un praticien. Cela signifie que rien n'est sûr, que les solutions sont difficiles, bref qu'il faut un certain courage, aux patients comme aux médecins, pour affronter le mal en cours. Et le regarder en face, sans faillir à l'instar du dispositif sobre mais attentif mis en place par les deux réalisateurs.

On parle beaucoup de crise de l'emploi en masquant souvent celle du travail. Avec la menace du licenciement qui plane vient la soumission, l'intimidation, le chantage ou le harcèlement. Ce qui domine ici, c'est bien l'angoisse, parfois même l'effroi. Lorsque le médecin demande à la gérante si elle souhaite retourner au magasin, sa réponse est une supplication paniquée : « oh, non, non, non ! » « Ca va nous coûter la vie », dit aussi Mme Alaoui. Les quatre reviennent d'un enfer et ne veulent pas y retourner. Le système n'épargne personne, pas même ceux qui font honneur au travail. De là le mot réconfortant du praticien à la gérante du magasin – « Il n'y a pas de culpabilité à avoir. C'est vous qui êtes porteuse d'une histoire et de valeurs qui ne sont plus en accord avec celles de vos supérieurs ».

Valeur, morale, reconnaissance, autant de mots étrangers à la logique de la rentabilité à tout crin qui n'implique plus d'être entreprenant mais agressif, non plus consciencieux mais tueur, et, ce au prix d'une solitude terrible. Sur les ravages du chacun pour soi dans le monde du travail, sur la paranoïa alimentée par des grilles d'évaluation dignes de l'espionnage, sur le consentement passif, le film est d'autant plus parlant qu'il interpelle et implique tout le monde. Pas de regards surplombant de juge ou de justicier, ici, mais un véritable questionnement directement débattu dans l'épilogue intitulé « Viatique », sorte de table ronde animée par Christophe Dejours et réunissant les trois praticiens vus auparavant. Oû l'on apprend entre autres, comment ces médecins ou ces psychologues se sontentraîdés et constitués en réseau pour répondre à une détresse croissante qui ne rentrait pas dans les tableaux clinique habituels.

Le travail permet à chacun de se construire, de se forger une identité, une dignité. C'est cette fonction même qui apparaît ici gravement dénaturée, rendant vulnérable chaque travailleur, de l'ouvrier au patron. Si les vrais films politiques son plus rares qu'on ne le dit, celui-là en est un : tout en pointant l'absence cruelle de débat public, ils ne mouraient pas tous...soulève énormément de questions qui sont à la fois d'ordre social, juridique, économique et même philosophique.

**Jacques Morice**

Un documentaire sur la **violence au travail** libère la parole

## Tous étaient touchés

On avait pas vu ça depuis longtemps : un film politique aux vertus thérapeutiques, un film qui soulage. De quoi donc ? De la souffrance au travail, fléau qui n'épargne plus grand monde. D'où le titre, emprunté à La Fontaine, de ce documentaire vital qu'est *Ils ne mouraient pas tous mais tous étaient frappés* (lire la critique dans *Télérama* n°2926), consultations médicales d'hommes et de femmes pressés comme des citrons et qui un jour ont craqué.

Son franc succès en salles, à la petite échelle qui est la sienne – seulement onze copies circulent en France –, est une excellente nouvelle. A Paris, Strasbourg, Dijon ou encore Marseille, on refuse du monde et pas mal de séances finissent sous les applaudissements. Surtout ce « *film-outil* », comme aiment à le désigner ses deux réalisateurs, libère la parole.

Susciter le débat public, c'était justement le vœu le plus cher de Sophie Bruneau et Marc-Antoine Roudil, qui se font un plaisir d'aller à la rencontre de leur public : « *On est frappés, raconte Marc-Antoine Roudil par la qualité d'écoute des spectateurs et leur envie de s'exprimer à leur tour. Avec Sophie au moment de la réalisation, on avait craint un moment d'avoir été trop exigeants. Or j'ai l'impression que c'est justement cette liberté accordée à la parole qui plaît tant. Cela redonne une confiance incroyable dans le cinéma* ». Quant à la table ronde animée par le psychiatre Christophe Dejourné, incluse à la fin du documentaire comme « viatique », elle fait aussi l'unanimité.

Au cours des débats « d'après-projection », infirmières, enseignants, ingénieurs, artisans, tout le monde y va de sa petite histoire pour témoigner ou cerner les ravages d'une souffrance taboue, scandaleusement occultée par les politiques. « *Beaucoup de gens nous appellent pour nous dire que ce film parle d'eux*, explique la distributrice Sophie Clément de Bodega Films. *On reçoit aussi des demandes pour le projeter au sein des CE. Les exploitants après avoir jugé le film trop austère, se réveillent. On a des réservations prévues jusqu'en juin !* » La belle aventure de ce doux brûlot, sans dogmatisme aucun, ne fait donc que commencer.

**Jacques Morice**

## **Ils ne mouraient pas tous mais tous étaient frappés**

*Documentaire franco – belge, de Sophie Bruneau et Marc-Antoine Roudil*

Reposant sur une série d'entretiens, la force de *ils ne mouraient pas tous* tient à sa capacité à placer le spectateur dans une position d'écoute attentive. C'est à un flot de paroles, et de souffrances, que celui-ci est exposé. Sophie Bruneau et Marc-Antoine Roudil filment des faces à faces entre médecins et malades. Pas n'importe quel type de malade, des victimes du travail ! Ils sont quatre (ouvrière à la chaîne, directeur d'agence, aide-soignante, gérante de magasin) à livrer leur calvaire à la caméra. Du corps transformé en machine au harcèlement moral, en passant par les brimades et les menaces. *Ils ne mouraient pas tous...* n'est pas un simple documentaire militant de plus sur l'aliénation en général due au travail. D'ailleurs ce n'est pas un film contre le travail, preuve en est l'épanouissement passé dans leurs emplois des personnes venant consulter. Il s'agit plutôt pour les réalisateurs de montrer une évolution récente et très préoccupante des conditions de travail en France.

Par-delà la diversité des situations, les témoignages se rejoignent en effet pour révéler un même mal qui ronge toute la population active, difficile à résumer en quelques mots, mais qui doit beaucoup à l'apparition de nouvelles techniques de management basées sur la peur. « Dans les années 2000, la France a peur au travail » semblent vouloir dire les professionnels de santé réunis dans la séquence finale.

« Film outil » cherchant à nourrir le débat et la réflexion, ils ne mouraient pas tous, face à ces êtres broyés, suscite avant tout l'abattement. Malgré cela, allez le voir, c'est un bel et rare exemple de cinéma qui fait œuvre de salubrité publique.

**Matthieu Darras**

## **Dans le secret d'un cabinet médical, quelques vérités sur le travail**

Le travail rend-il malade ? Il n'est qu'à regarder *Ils ne mouraient pas tous*, documentaire coréalisé par le cinéaste Marc-Antoine Roudil et l'anthropologue Sophie Bruneau pour s'en convaincre, jusqu'à l'effroi. Sa démonstration procède d'une simplicité qui la rend d'autant plus efficace : quatre entretiens, enregistrés dans des consultations spécialisées mises en place depuis 1995 dans divers hôpitaux de la région parisienne, suivis d'une discussion de fond entre les cliniciens affectés à cette nouvelle discipline.

On y voit successivement une ouvrière à la chaîne, un directeur d'agence commerciale, une employée de maison de retraite et une vendeuse récemment licenciée dire ce que l'on entend nulle part ailleurs : que leur travail les rend physiquement malades, que les efforts, le rythme de la productivité et la discipline qu'on requiert de leur personne sont proprement insoutenables, inhumains.

Ces témoins dont la parole ne peut-être entendue sur leur lieu de travail échouent, de plus en plus nombreux, dans ces consultations, en proie à divers symptômes invalidants, depuis la somatisation pathologique jusqu'à la dépression nerveuse. La passionnante discussion qui suit ces entretiens et qui réunit deux médecins, une psychologue et un psychanalyste atteste tout à la fois l'ampleur prise récemment par ce phénomène et le nouveau champ de compétences interdisciplinaires qu'il requiert.

Elle éclaire plus encore sur le fonctionnement particulièrement pervers et destructeur des nouvelles formes d'organisation du travail mise à jour par ces cliniciens. Course au profit et à la rentabilité, mise en place par des standards de travail permettant de contrôler la productivité des salariés, encouragement de la concurrence entre employés pour un même champ de compétences, création d'un système d'évaluation et de surveillance mutuelles.

Tout est fait ici pour briser toute forme de solidarité et de résistance collective à la logique de profit de l'entreprise, pour réduire l'individu à la solitude et au consentement, quitte, au besoin, à le briser d'autant plus qu'il renâcle. Vieilles méthodes politiques de gouvernement, mais raffinées et exercées désormais sans même la piètre excuse du bien public mais au nom de la seule et toute puissante logique du profit, et bel et bien au détriment cette fois, inavoué et inavouable, de la chose publique (le coût humain et économique des arrêts maladies).

Un film utile et édifiant.

**Jacques Mandelbaum**